

AUDIBERTI

SEPTIÈME

roman

nrf

GALLIMARD

SEPTIÈME



AUDIBERTI

SEPTIÈME

nrf

GALLIMARD

ISBN 2-07-020325-5

*Tous droits de reproduction et de traduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1939, renouvelé en 1966.

Imprimé en France.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Elle atteignit le septième. Pour pénétrer chez elle, elle faillit tout d'abord se tromper de clef, utiliser celle qu'elle venait de faire faire, à des fins inavouables, et qu'elle replongea précipitamment dans son sac, non sans rougir un peu.

Tout, dans l'appartement de Suzanne, qu'elle appelait son iglouchon, était d'une propreté parfaite, sauf un certain placard, barré de vieux souliers, de camemberts anciens et de touffes de coton, de casseroles avec une blessure en étoile au derrière, et d'une débandade de flacons pour le sommeil, le foie, le reste.

Les yeux de Suzanne, dite Zouizoui, enregistrèrent d'un seul coup d'œil l'ordonnance de la première pièce, la desserte d'acajou, les deux divans recouverts de velours rouge à ratures vertes (un paysage d'érysipèle, disait-elle) deux gravures d'après une femme qui peint, couple de biches et jeune fille aux yeux noirs, et une toile, des arbres violets au bord du Danube, d'un impressionisme récent mais à ce point périmé

que sa propriétaire, à la regarder, en avait mal jusque dans l'épaule. Au plafond, l'ampoule électrique, goutte qui se fait, pendait dans une lanterne de roulier, elle-même auréolée d'une roue de brouette, une trouvaille de Suzanne.

Elle approuva cette pièce claire. Mais elle sourit d'une amère compassion à l'endroit de tous les menus raccommodements, brigandages et sacrifices qu'exigeait l'entretien de cet intérieur. Dans la seconde pièce, où le père couchait, au seuil de la cuisine, il y avait aussi un divan, recouvert d'un lainage d'Alger, car les lits, bastingages quadrupèdes, avaient cessé de plaire au monde — un divan et la baignoire, côte à côte, mol et dure, avec, entre eux, une petite rue pour une jambe à la fois. Le vieux n'était pas là. Il devait se promener à son habitude, à Saint-Cloud, flairer, mendier, chaparder, assassiner, et, par-dessus tout, fumer sa pipe. Au mur une photographie, blanche et noire, le blanc à la place du noir, revenue à son négatif à force d'années, montrait des rangées de têtes superposées, tout le personnel, autrefois, du Majestic à Londres. Le troisième en partant de la gauche, en bas, c'était Louis Cho, justement, hilare et goguenard sous sa toque à juger tomates et lapins, et les mêmes yeux que Suzanne et, déjà, cette barbiche, qu'il avait ensuite délaissée, pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'il se la fût de nouveau accordée et, en même temps, une gailarde jovialité.

La mère, elle, était morte, une Italienne de Montpellier que le chef de cuisine avait épousée

pour ses vingt ans, et pour les siens. Dans Londres, à Bayswater, Lowendale Avenue, presque tout de suite, ç'avait été le succès, l'argent, les palaces, la France lointaine, oubliée. On devenait une espèce de dame, avec une infirmière pour l'enfant et, aussi, une plante en caoutchouc, ornée d'un ruban rose, qui attrapait la poussière comme avec les mains, une salle à manger en orme chiné de Landsburry, et, plus fâcheusement, une cuisine souterraine, puante de gaz, pleine de boîtes de conserve chapardées. Un soir, le chef, chez lui, rentra sans sa barbiche, l'air d'un fou. Il enjoignit à sa femme de faire les malles, vite. Mais quoi ? Mais qu'y a-t-il ? Vite ! Vite ! Nous retournons là-bas. J'ai acheté, dans la Corrèze, une magnifique propriété, ma belle, un château, un château avec des roseaux, de la luzerne... Déjà, il ne sait plus l'anglais. Nous partons tout de suite. Emballe l'enfant. Et, deux jours plus tard, on avait pour de bon dit adieu à la maison de briques rouges de Lowendale Avenue. Par un matin de brouillard, ils s'étaient vu finir, à six kilomètres d'un village de vieilles femmes, sur un plateau de pierres où soufflait tout l'an le vent de Ramon, comme on dit, à vous faire suer le sang. Effarée, stupéfaite, abrutie, la jeune femme avait commencé là une peine qui devait durer vingt ans. Ils n'avaient plus un sou, plus rien, que de la nique. Ils vécurent sur un maigre champ de bouts de bois. La femme avait tout de même connu les bals et les douches, les robes de mousseline et la joie d'un

logis, quand la bonne fait chanter, à petits coups, la lessive, et que le marchand de maque-reaux crie dans la rue de dessous.

Elle devait maintenant, un foulard noir autour de ses cheveux que le vent lui ramenait dans la figure, tous ses ongles cassés, déterrer de petites pommes de terre gelées, gelées dans toutes les saisons. Il fallait aller chercher l'eau dans un tonneau, sur une brouette, jusqu'à la ferme des Tonnant. Lui, dans des sabots recou-sus de fil de fer, il s'asseyait sur la pierre du seuil. Il puisait avec une louche cette eau à goût d'algues douces, collante. Il en buvait jusqu'à se saouler dans un délire d'animalcules cireux. Elle, noire dans le ciel, elle se mettait devant lui et disait : « Pourquoi ? Mais pourquoi ? On est venu pourquoi ? » Jamais il ne répondait. Il y avait, dans le bois de leur lit, des vers qui criaient. Elle mourut en demandant toujours pourquoi.

La petite Suzanne, qu'on n'appelait pas encore Zouizoui, avait été recueillie par son oncle, le garde d'artillerie. Il avait le grade d'adjudant. Il commandait trois canons, entre Cannes et Antibes, la batterie de la Mort, braqués sur la mer. Mais jamais ces canons ne tirèrent un coup, qui n'est qu'un coup. L'adjudant et sa femme, après avoir encaustiqué leurs pièces, s'occupaient diligemment à fabriquer des bouil-labaises, pour les amateurs. La petite Zouizoui avait grandi sur ce rivage, entre des villas tendrement à pic sur l'eau. Grasse à force de couleur, cette eau, mais vers l'horizon, plus sèche

et déjà raccordée à l'odeur de pharmacie anglaise des grandes rues de Cannes. La Croisette, à droite, la Garoupe, à gauche, l'une rose, l'autre noire, enfermaient la mer comme, à Paris, les deux perspectives triangulaires des immeubles d'une avenue embrassent l'étoffe du ciel. La maison du garde était sur la colline vallaurienne. Elle communiquait avec la casemate canonnière par un souterrain dont la fillette, on le présume, se régala.

La contrée, ménagerie de contrastes, était riche en décalages d'atmosphère, bien plus que la plus grande ville. Deux mètres vous suffisaient à goûter sur la peau un autre froid, un autre chaud. On passait de l'odeur épaisse du buis de Palestine à celle du pin comme d'une chambre dans une autre. Vers le phare du Golfe, il y avait un château de fou, avec des cabochons de pierre rose, des faux nez de porphyre, des appendices de faïence, un vrai carnaval de soupe anglaise durcie par une démente de touriste russe au tournant luxueux de la Riviera. On démolit d'ailleurs cela pour lui substituer une corbuserie blanche, cloisonnée en feuilles de bristol, avec, pour murailles, des fenêtres.

Même au bord de la mer, tout n'est pas toujours gai. Au delà du château du fou, de hauts eucalyptus, géants tristes que leur nudité déshabillait par longues langues, entrechoquaient une nostalgie d'essence inconnue et, cependant, perceptible autant qu'une colère ou qu'une tristesse dans la musique. Sur un simulacre d'altitude attestée de rampes d'agaves, suivie de

cypres roses et de roses violettes, au sein des vapeurs tropicales de la richesse, la villa du plus grand chocolatier, espèce de carrière de granit organisé par Garnier sur la terre balsamique, et non dessous, avec ses galeries à la Perrache, à la Pereire entre les palmiers, énormes, invisibles à l'écart de la colossale grille d'or laqué de noir qui voisinait, de haut, avec la route, toute pareille, cette grille, à celles, plus tard, de l'ascenseur, laissait tomber, parfois, le spectacle mouluré d'une extrême corniche à l'angle des végétaux tout vaporisés de milliards, et, aussi, par grandes douches, une froideur bancaire, un souffle de sculptures. Ailleurs, la route, pour quelques mètres, se faisait ténébreuse dans un moment de buissons, se consentait une sauvagerie renouvelée de la préhistoire de cette côte avant le débarquement de l'Empereur — de l'Empereur Snobisme en jupette à carreaux. Juste là se trouvaient, séparées de sombre gazon, les deux baraques de l'octroi, celle de Cannes et celle de Vallauris, avec leurs blasons, l'un la palme blanche, l'autre une croix verte. Suzanne, qu'on n'appelait encore que Nano, aimait jouer dans l'espace de cette frontière.

Le tram de tôle dorée, passait en grinçant sur la route nationale. Nationale, c'est-à-dire goudronnée. (Du moins Nano le soupçonnait ainsi.) « Prends garde, quand tu traverses ! » disait tante. Le langage du tram, aux virages, commençait comme une sérénade violonée, bifurquait avec un grincement de scie dentaire, résonnait dans la solitude que ces rivages prometteurs n'avaient pas

cessé d'autoriser. Petit à petit tout changea. Un homme lança un petit autobus. Les municipalités littorales, minute par minute, hectomètre par hectomètre, dressèrent, au novateur, des contraventions. Les trams avaient un contrat de deux cents ans. Mais les mœurs, parfois, sont plus fortes que les lois. L'homme, sous le poids des amendes, mourut. Il venait de Paris, ou même de Dijon. Et, un matin, il y eut, d'un seul coup, quatre cents autobus sur la route, les uns grands comme des paquebots, les autres des camions aménagés. Ils étaient si nombreux et si joyeux, que, longtemps, les voyages ne coûtèrent rien.

Zouizoui tourna dans son domaine. Laver, maintenant, il fallait. Des bas. Des chemises. Parfois, elle jetait un regard dans la cour. Profonde et carrée, cette cour. Étroite mais lumineuse, dans un miroitement de fenêtres. Quatre façades à pic. Entre deux verticales, les chambres s'empilaient les unes sur les autres, sans un décrochement, et les salles de bain, et les cuisines. Du rez-de-chaussée jusqu'à ce septième qui ramassait dans une femme son propre personnage, ses agiles regards montaient et descendaient, épelaient les séries de fenêtres, recensaient les nuances des draperies, enregistraient les vaisselles exposées aux rebords surplombants, contrôlaient les présences humaines.

L'une des quatre parois de la cour appartenait au corps principal qui, en bordure de la rue Happy-Fitz, à Auteuil, portait effectivement le numéro quatorze. Ici, dans un bâtiment en

retrait, l'on était la troisième mouture du numéro quatorze, mais vivre sur la cour n'est pas désagréable, quand elle est propre et saine. Entre les locataires des divers éléments du quatorze le concierge ni les facteurs ni le livreur du Printemps, avec sa casquette couleur de ciel et ses lunettes, ne marquaient aucune différence.

Tout en lavant ses bas, et, en même temps, ses bras, Zouizoui aspirait la profondeur vivante de sa maison, de cette maison qu'elle couvrait, contenait, dominait, glande logée en haut de la géante. Les bas finis, elle alla dans la salle de bains, si petite qu'il fallait vraiment être nu pour y tenir. Comment pourrait-on vivre sans baignoire ? Zouizoui prenait deux bains par jour et possédait quinze brosses à dents — tout un sanglier. Elle aimait sur les dures soies passer tendrement le dessous de ses doigts.

La baignoire était rose. Zouizoui fit couler les robinets. Bien démodés — songea-t-elle — ces robinets côte à côte hors du mur. L'eau, chaude, froide, vint, en grondant, des racines du quatorze. Zouizoui prêta l'oreille. Elle percevait le murmure claquant de vibration verticale, sous les maçonneries, des tuyaux secoués par le flot qu'ils transportent. Le fracas de la baignoire couvrait le ronronnement trémulant de l'ascenseur, le choc de ses portes de fer, l'aigreur tendue des départs, le galop allongé, sable doux, de la machine lancée, à travers les étages, vers le septième, pour que tremble le cœur de la pauvre petite qui ne fait qu'attendre. Dans la couleur de chair elle se plongeait, soudain guillotinée par

la surface rose. Sa tête, forme d'œuf, flotta, qu'enrubannaient des cheveux d'un brun médiocre. Puisque l'eau se taisait, ou presque, la baigneuse se remit à guetter. En bas, quelqu'un approchait de la cage... On ouvrait la grille... Une rumeur vibratile s'élaborait. Toutes les deux secondes, le câble de l'instrument, pincé sans doute aux détours, faisait un sanglot liquide, qui voulait dire beaucoup. Mais la voix des choses est peu explicite. C'est à nous de l'enfler. Un seul orteil hors de l'eau, pareil à son fils qui la regarde de l'autre extrémité du monde, elle mesurait la vitesse de l'engin et son poids, le nombre des voyageurs, leur corpulence, leur qualité, leur argent, leurs plomages. Ce coup-ci, c'était sûrement pour le troisième. La Platinée, celle qui ne cessait de secouer par la fenêtre son mobilier de soutien-gorges, rentrait de son marché — du foie, de la moelle, des épinards. A peine Zouizoui avait-elle diagnostiqué qu'au troisième, en effet, l'ascenseur s'arrêta. Toujours deviner la rebutait un peu...

... Elle dit : « Enfin » comme on dit : « Tant pis... » et sortit une première jambe. Elle mit sa robe. Sa seule robe. Éternelle. Elle retourna place Masséna. Ainsi nommait-elle sa chambre — chambre à manger, salle à coucher — la pièce principale de l'iglouchon. Elle alla vers la fenêtre. Elle déplaça, sur l'appui, la plante grasse à la maigre poterie. Et, brusquement, elle regarda. Quoi ? La muraille d'honneur. La plus proche à faire un angle avec nous. Celle de

l'appartement limitrophe qu'une mince cloison de briques *de six* séparait du cœur de Zouizoui. Ainsi, du dehors, pouvait-elle le toucher, cet appartement, et, par la fenêtre, le voir. Elle en surveilla, dans l'amour, les vitres nues, déplora, sur l'une d'elles, un peu de buée. Serait-il indisposé?... Quelle idée ! Mais il faudrait se rendre compte. La clef ? Dans son sac... Ce soir...

Quand les Oiseau — voici bien près d'un an — étaient entrés en jouissance de leur iglouchon, le bel espace d'à côté, déjà, était vide. Les occupants l'avaient quitté une semaine auparavant, laissant derrière eux une odeur de juive, de Hongrie, mêlée d'un relent de la colle à relier le gotha de la bijouterie, tout un ragoût qui vous dilate la narine. Dans ces maisons d'Auteuil, c'était tout peintres, architectes, voïvodes, pianistes, bénédictins, jeunes filles, et le tennis, et les cadets du Tsar, en blouse d'uniforme, et Saint-Cloud à deux pas, et le Bois, n'en parlons pas. Saint-Cloud, comme le Bois, fait partie, ici, de chaque appartement, mêlés à l'air qui s'y trouve. Habiter Auteuil, c'est un grand destin. Même quand votre mari va, chaque jour, travailler, rue Saint-Maur, dans un garage.

nrf

5900⁴

39-VII 
A 20325

Extrait de la publication

ISBN 2-07-020325-5